

passagers sont matière à étude pour tous ceux qui s'intéressent aux capricieuses déviations du système nerveux.

Braid, qui s'est abstenu de ces visées, peut-être de parti pris, plus probablement parce que son objectif était ailleurs, rapporte un fait curieux qui a trait justement aux hypnotismes avec flaccidité musculaire. Il s'agit d'un patient qui, hypnotisé par les procédés ordinaires, était, dit-il, disposé à devenir un grand cataleptique (*strongly cataleptic*) et qui, grâce à une modification dans la méthode, resta tout au contraire trois heures et au delà profondément endormi, avec les muscles détendus et la respiration fort adoucie. Cette exception, il l'attribue à la position dans laquelle les yeux furent placés pendant l'opération, les paupières closes, les yeux portés en haut et dirigés comme s'il s'agissait de voir un objet à grande distance. De la santé antérieure du sujet il n'est pas dit un mot. Braid, à la manière de tous les inventeurs, ne consent pas à supposer l'intervention d'une autre influence que celle qu'il met lui-même en jeu.

Voilà donc deux *modus vivendi* de l'hypnotisé. Ce sont les types vulgaires et classiques que le premier venu, patient et opérateur, est presque constamment en mesure de réaliser. J'ai rappelé que la constitution antérieure du sujet n'était pas à négliger, que, suivant ses aptitudes nerveuses, il apportait plus ou moins de résistance à l'épreuve.

Savoir les dispositions nerveuses d'un individu n'est pas chose toujours facile. Aucun signe extérieur n'en témoigne, et les gens ont souvent de bonnes raisons pour dissimuler une pointe de nervosité qu'ils considèrent comme une tare ou comme une menace. Les médecins seuls ont qualité pour instituer cette enquête rétrospective ; mais quand ils sont devenus hypnotiseurs ou magnétiseurs, la plupart ont cessé d'être médecins. L'important pour eux est d'évoquer un état qui touche au merveilleux ; les considérations accessoires nuiraient à l'éclat du fait fondamental. Tous cependant, médecins ou non, ont été contraints de reconnaître et n'ont pas hésité à déclarer que certaines personnes subissaient avec une facilité exceptionnelle

l'influence hypnotique. Les magnétiseurs, plus enclins à tenir compte des puissances de l'opérateur que de la réceptivité de l'opéré, considérant le premier comme le cachet et le second comme la cire, n'ont pas davantage essayé de le nier. Il est acquis que les femmes d'abord, que les jeunes sujets ensuite, adolescents dont le tempérament touche par tant de côtés à la complexion féminine, sont particulièrement aptes. Braid se borne presque à mentionner le fait, qui le gêne visiblement.

La seconde prédisposition est d'un autre ordre. Tout individu déjà soumis à une expérience acquiert un surcroît d'aptitude, et à mesure que les expérimentations se sont multipliées, il devient de plus en plus docile. Ceux qui sont rompus à ces façons d'exercice deviennent les vrais *sujets*, et le nom leur en est resté. Je ne parle pas des cas où la supercherie s'en mêle et où la première condition pour tromper le monde est d'être un jongleur habile. L'opérateur et l'opéré, en pareille circonstance, se valent presque toujours au point de vue de la probité ; mais de telles fraudes, laborieusement conduites, accomplies en vue d'un succès d'argent ou de tout autre, ne s'appliquent qu'aux grandes occasions. Quand il s'agit d'un hypnotisme réduit aux modestes proportions d'une curiosité satisfaite, la chose n'en vaut pas les frais : on est dans la vérité en affirmant que la simulation est exclue, et d'ailleurs elle serait aisément déjouée par tout homme du métier.

L'entraîné, et le mot n'est pas excessif, devient-il seulement un prédisposé, une pâte plus molle, ou aiguise-t-il son système nerveux par la série des secousses qu'il lui imprime de manière à en obtenir des effets qu'un néophyte en hypnotisme ne réaliserait pas ? Assurément oui, et ici commence une évolution nouvelle de l'hypnotisation ; je n'ai parlé que des patients vulgaires, écoliers ou apprentis, à peu de chose près conformes au type commun. Avec ceux-là, les expériences renouvelées donnent des résultats monotones. L'expérimentateur se lasserait vite de constater le sommeil lourd et la catalepsie rigide ; de temps en temps il voit poindre au-dessus de cette uniformité des traits

magnétique, et Braid n'a-t-il pas accompli une œuvre méritoire en démolissant ainsi et d'un seul coup l'échafaudage et en prouvant que, l'opérateur étant indifférent, le résultat dépendait de l'opération?

Dans une des *conversazione* qu'il organisait tantôt à Manchester, tantôt à Liverpool ou à Londres, Braid, au lieu de faire porter le souffle sur les yeux, le dirigea sur le bras du cataleptisé. A sa grande surprise, il s'aperçut que la rigidité avait fait place à une flaccidité complète. La chose est vraie, mais loin d'être constante. L'expérience renouvelée sur d'autres points donna des résultats analogues. Ce fut pour lui une pénétration dans un monde de phénomènes nouveaux. L'hypnotisme avait envahi l'économie nerveuse tout entière, mais, au lieu d'être une unité, l'hypnotisé lui apparut comme une sorte de fédération organique composée des diverses provinces qui pouvaient être détachées de l'ensemble et subir une influence qui n'excédât par leurs limites. Il ne s'agissait que de tracer isolément la configuration de chacune des parties, de chercher les agents efficaces et de mesurer leurs effets. La première pensée fut, comme on le voit, de procéder à des hypnotisations partielles, sans modifier ni au fond ni en apparence l'état général. Ce n'était que la moitié de la tâche. Si on réussit à réduire partiellement dans un bras, par exemple, les phénomènes actifs à leur minimum, on peut par d'autres manœuvres locales les développer jusqu'à leur maximum. Dans les deux cas, on réagit sur la périphérie en respectant le centre : les résultats sont contrastants, mais la loi reste. Et ce centre lui-même, pourquoi le soustraire à la règle commune ? pourquoi ne pas le subdiviser en organes plus ou moins indépendants, sur lesquels on exercerait une action isolée ?

En 1842, la phrénologie trouvait en France un certain crédit ; moins goûtée en Angleterre, pays défiant et qui ne s'approprie qu'à la longue les découvertes des autres peuples, elle avait néanmoins éveillé la curiosité. Les magnétiseurs anglais et américains en avaient tiré, sous le nom de *phréno-magnétisme*, quel-

ques indications. En même temps, la psychologie, codifiée par l'école de Dugald-Stewart, aboutissait, moins la localisation cérébrale, presque aux mêmes données que la phrénologie. Les facultés étaient envisagées comme autant de facteurs presque indépendants ; on se plaisait à scinder l'intelligence et la sensibilité, avec l'espoir qu'en étudiant séparément chaque sentiment ou chaque faculté, on en faciliterait l'analyse, quitte à rassembler plus tard les fragments. Les psychologues traitaient de la mémoire, du jugement, de l'association des idées, et les médecins d'aliénés, entraînés par le courant, croyaient bien faire en assignant à chacune de ces divisions artificiellement circonscrites les maladies qu'elles comportaient. La pathologie exploitait ainsi, selon l'usage de tous les temps, une physiologie attrayante par sa simplicité et lui apportait l'appoint d'observations recueillies à la légère, mais avec la meilleure foi.

Braid n'avait qu'à emprunter aux phrénologues leur carte topographique du cerveau et à appliquer la pierre de touche de ses manœuvres hypnotiques à chacune des facultés intellectuelles et morales, découpée par Gall à l'emporte-pièce, munie de sa définition et de sa description conformes au programme des botanistes d'alors et pourvue de son foyer. Un scrupule qui semblerait étrange partout ailleurs qu'en Angleterre le retenait. En s'appuyant sur la phrénologie, ne risquait-il pas de passer pour un matérialiste ? Braid s'en défend en invoquant les arguments habituels qui militent en faveur de l'esprit commandant à la matière et se résumant dans la formule du *Mens agit molem*. Sa profession de foi n'a qu'un intérêt de curiosité : c'est un petit philosophe comme un petit physiologiste. Les explications banales lui suffirent ; non seulement il s'en contente, mais il s'en réjouit, bien convaincu de l'irréfutable autorité de son argumentation. Un homme qui jongle incessamment avec le mystérieux, l'étrange, l'inexplicable, a quelques droits à ne pas se montrer plus exigeant.

Ces prémisses étaient indispensables. J'aborde maintenant l'exposé des expériences que j'ai avoué tout d'abord n'avoir pas

contrôlées. Le récit des faits sera suffisamment instructif pour se prêter à peu de commentaires.

« Ma première tentative faite en vue de provoquer des phénomènes phréno-hypnotiques eut lieu à Liverpool, en 1842 ; elle ne réussit pas. Après avoir répété les essais en public ou en particulier avec le même insuccès, je finis par croire que les opérateurs qui prétendaient avoir eu meilleure chance avaient été le jouet de *lusus naturæ*, dupes de leur patience ou d'eux-mêmes. J'y revins sans me décourager. L'idée mère était qu'en exerçant pendant l'hypnotisme une pression sur des portions différentes du crâne ou de la face, on excitait chez les patients des idées et des sensations variables suivant le point où avait lieu le contact. Les résultats étaient indécis, sinon contradictoires. J'ai découvert depuis la cause du désaccord ; la faute avait été de ne pas opérer au moment opportun du sommeil artificiel et, depuis lors, le succès a répondu à mon attente. Chez un sujet hypnotisé depuis quelques minutes, j'exerce une légère pression sur les os du nez ; aussitôt le patient part d'un violent éclat de rire qui cesse ou reparait suivant que je suspends ou que je reprends la pression. Ce brusque passage d'un rire explosif à la gravité ou plutôt à l'absence de toute expression propre aux hypnotisés dépassait toute croyance. La pression sur le menton était immédiatement suivie d'une respiration supérieure. En pressant avec le doigt sur les points du crâne signalés par les phrénologues comme le siège d'appétits définis, on faisait passer le sujet par toutes les combinaisons de sentiment qu'il plaisait de susciter. Le toucher du point dévolu à la *combativité* amenait à l'instant une transformation de toute la contenance. De placide l'individu devenait féroce d'esprit ; son visage se colorait, sa respiration était anxieuse, il grinçait des dents et si les bras n'étaient pas en raideur cataleptique, il affectait des gestes menaçants. Le tout s'exécutait sans prononcer une parole, en présence d'un auditoire compétent et sur un homme absolument étranger à toute notion phréno-logique ou psychologique. Réveillé, il était absolument igno-

rant de ce qu'il avait pu faire ou dire pendant le sommeil. »

Les épreuves se multiplièrent ; le zèle de Braid redouble à mesure qu'il croit avoir assuré la démonstration. Il convoque à ses séances les spectateurs ; il va de Liverpool à Manchester et à Londres, colportant sa découverte, et, malgré tant d'efforts, après avoir sollicité la critique sous toutes les formes, il n'arrive guère qu'à remplacer le scepticisme absolu par un doute hésitant. Étrange destinée, commune à tous ceux qui, comme lui et moins sincèrement que lui, ont été entraînés dans le tourbillon du magnétisme.

Ces expérimentations, qu'on les interprète comme on voudra, sont curieuses. Dût-on n'en pas tirer d'autres conclusions, elles prouveraient à quel degré de déception honnête un observateur qui, par plus d'un côté, est un maître, peut se laisser entraîner. Je tiens à rapporter encore quelques exemples. — M^{rs} Col se soumet pour la première fois à l'hypnotisation. En quelques minutes, elle est endormie. Deux doigts sont posés sur le point affecté à la *vénération*. Immédiatement son aspect se transforme ; elle se lève doucement de sa chaise, s'avance avec majesté vers la table située au milieu de la chambre. Là, elle tombe sur les genoux et représente au degré le plus saisissant le type de l'adoration mystique. A son réveil, oublie complet de ce qui s'est passé. « Quarante-cinq sujets m'ont fourni, dit Braid, la possibilité de réaliser à mon gré ces étranges phénomènes. »

Dans une autre *conversazione*, il éveille par la pression, chez une assistante inconnue et hypnotisée, le sens de l'*acquisivité*. La jeune femme dérobe leur mouchoir à deux dames, une bague à un spectateur. On touche alors le point correspondant à la *conscience*, immédiatement le sujet témoigne de l'anxiété, elle se lève, cherche à rendre à leurs possesseurs les objets qu'elle vient de s'approprier ; ceux-ci ont changé de place, elle les cherche, les retrouve et restitue ses larcins. Chez une mère de famille, hypnotisée pour la première fois, la pression sur le siège phréno-logique de la *bienveillance* détermine

une explosion de larmes ; elle tire sa bourse et en sort quelques pièces de monnaie qu'elle distribue par la pensée à des pauvres. Un sujet en catalepsie a par hasard appuyé son propre doigt sur le foyer de la *philogéniture*. Il s'agite aussitôt sur sa chaise, en faisant le geste de bercer un enfant ; peu à peu les mouvements s'accélèrent, on cherche sans succès à prévenir une convulsion imminente en éloignant la main qui résiste et qui se détend enfin par un souffle sur le bras.

Braid est persuadé, mais on dirait qu'il éprouve le besoin d'excuser sa conviction. « Si je puis, dit-il, croire en quelque chose à l'évidence fournie par mes sens, je ne vois pas comment je pourrais douter du rapport qui existe entre certains points du crâne et les manifestations mentales qu'on provoque en agissant sur ces points durant l'hypnotisme. »

Pour les critiques, probablement peu nombreux, qui voudraient tenter l'aventure, je rappelle la méthode : mettre le patient en état d'hypnotisme par les moyens déjà indiqués ; étendre les bras pendant une minute ou deux, les abaisser doucement ; laisser le sujet au repos absolu durant quelques minutes ; appliquer un ou deux doigts sur le point central du foyer phrénologique en exerçant une légère pression. Si la contenance témoigne que l'effet attendu est réalisé, s'en tenir à cette manœuvre. Au cas contraire, frictionner doucement le point comprimé et à voix basse interroger le patient sur ce qu'il éprouve, ce qu'il désire, ce qu'il aime ou ce qu'il voit, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une réponse décisive.

On ne me pardonnerait pas de pousser plus loin l'analyse et de reproduire le catalogue des fonctions intellectuelles et morales dressé par les phrénologues, revu et corrigé par Braid. Je ferai pareillement grâce au lecteur des interprétations où figure une théorie du système nerveux ganglionnaire, des actions réflexes, etc., qui, même si elle était prouvée, éluciderait peu la question.

Le complément obligé de toute investigation du genre de celles que poursuivait Braid : magnétisme animal, mesmérisme, som-

nambulisme, fascination, est l'application de l'agent si énergique et si puissant au traitement des maladies. Sous leur forme brutale et grossière, les miracles du cimetière Saint-Médard étaient excusés, justifiés, je dirai même glorifiés par les cures non moins miraculeuses dont l'honneur lui revenait. Malheureusement ou heureusement la thérapeutique, représentée par ses deux termes : le malade et le médecin, a encore moins de fixité que l'aspiration vers l'inconnu. Elle débute par une foi improvisée, le résultat favorable obtenu ne représente pas un fait, mais la règle. Puis les essais se multiplient avec des fortunes diverses : plus la confiance a été sereine, plus la défiance, dès qu'elle s'insinue, en trouble la limpideité ; du peut-être qui d'abord a fait pénétrer le doute on passe vite à un scepticisme impitoyable. Tout crédule est un incrédule en herbe, d'autant plus âpre qu'au lieu d'accorder qu'il s'est trompé, il accuse les promoteurs du remède de l'avoir trompé sciemment.

En principe, l'hypnotisme doit guérir, donc il guérit ; tout remède qui entre dans la thérapeutique sous cette formule est à mes yeux condamné d'avance.

« J'expose, dit Braid, aux médecins en général mes vues sur ce que je considère comme un agent doué d'une puissance extraordinaire dans l'art de guérir. Je supplie qu'il soit bien entendu que je répudie l'idée d'élever cet agent à la hauteur d'un remède universel. Tout au contraire, je maintiens qu'il requiert l'*acumen* et l'expérience d'un médecin, seul apte à décider des indications. » Il ajoute, avec la douteuse modestie d'un guérisseur convaincu : « J'ai moi-même rencontré des cas où je considérais comme dangereux d'en faire usage et, dans d'autres conditions, je me suis refusé à courir les hasards d'une opération que les patients auraient voulu me voir pousser à l'extrême. »

L'hypnotisme réunit par conséquent les qualités fondamentales qui recommandent un remède au public : il est utile souvent et parfois dangereux.

Les observations rapportées par Braid rentrent dans le cadre classique des affections nerveuses, personnelles, mobiles, échap-

inattendus et éclatants. Comme malgré lui, sa pente est vers la recherche du merveilleux, comme, en qualité d'inventeur, il éprouve le besoin incessant de découvrir, il se hâte de négliger les chemins battus, il aspire à étonner davantage des gens déjà surpris, mais dont l'étonnement s'épuise vite, et qui passent sans ménagements du scepticisme à la croyance et de la conviction à l'indifférence.

Braid semble s'être défendu longtemps, et après une lutte où il était peut-être impossible qu'il eût le dernier mot, il a succombé. J'entre donc dans le récit assez scabreux de la deuxième phase de sa vie d'hypnotiseur ou de sa seconde manière. Le contrôle me fait défaut. Autant il m'était aisé, autant même il entraînait dans mon devoir d'enseignant de constater des faits précis, autant j'ai cru prudent de me défendre des subtilités, des arguties, des appréciations aventureuses. En fait de gens nerveux, le conseil populaire d'en prendre et d'en laisser est le seul sage; il est nuisible d'être un incrédule; il est dangereux d'être un adepte. Ce n'est pas à dire que je n'aie été témoin d'expériences sans nombre, que je n'aie assisté à des phénomènes si extraordinaires qu'ils déconcertent encore mon jugement: il s'agissait de cas d'exception, d'individus privilégiés chez lesquels, sous l'influence d'un sommeil artificiel, spontané ou provoqué, se développaient des miracles de sensibilité ou des puissances intellectuelles inexplicables. Ces *casus rariores* ne se racontent pas: le médecin en reste le spectateur inutile, et quelle que soit à la longue la richesse de ses observations, il n'en tire aucun parti parce qu'elles ne se prêtent ni à un classement ni à une coordination scientifique.

Avec Braid, il en est autrement; son ferme propos est de montrer que ces prétendues exceptions deviennent la règle entre les mains d'un homme qui sait manier l'hypnotisé, et cela sans moyens mystérieux, en ayant recours à des procédés définis, accessibles à tous et appelant un contrôle auquel jusqu'à ce jour tous les gens de science se sont refusés. Pourquoi? nul ne le sait, mais on en trouverait la raison.

Lorsque le patient est dominé par le grand hypnotisme, que sa vue est annulée, ses yeux convulsés, ses sens inertes, ses membres raidis, comment le soustraire à cette dépression qui ne tarderait pas à devenir inquiétante si on n'en prévoyait l'issue? La découverte la plus curieuse peut-être dont on soit redevable à Braid renverse les plus ingénieuses combinaisons. Rien ne vit plus, et il faut trouver un agent assez énergique pour revivifier le patient, chez lequel toutes les fonctions auxquelles nous empruntons nos excitations familières sont éteintes. Les bruits les plus aigus, les douleurs vives, les sollicitations de la parole, le laissent insouciant; un souffle sur les yeux rompt le charme; le sujet se frotte les yeux et passe sans transition d'un sommeil léthargique au libre réveil. C'est une résurrection instantanée.

Ce *Lebens-Erreger* est unique, insensé, et vrai sans réserves. Je me rappelle, qu'un jour un de mes élèves, qui a rédigé une bonne thèse sur l'hypnotisme, endormit une malade et oublia de la réveiller. C'était jour de visite à l'hôpital. Les parents arrivent, entourent la malade muette et immobile, qu'ils essayent inutilement par les stimulants accoutumés de rappeler à elle-même. L'étonnement, la terreur les envahit et, les propos aidant, on croit à un sortilège. Le directeur de l'hôpital, mandé et moins défiant, interroge la sœur qui le renseigne, mais comment sortir de cette impasse? Il envoie chercher l'élève, qui résout instantanément le problème. L'endormissement durait depuis quatre heures sans trêve; le réveil s'accomplit sans commotion.

Voilà le fait brut, et il est considérable, parce qu'au lieu de répondre à un hasard, il est absolu. La possibilité de couper ainsi court à l'hypnotisme a été une véritable révélation. Qui que ce soit peut souffler sur les yeux du patient avec la bouche, un soufflet, un éventail, l'effet si décisif est toujours le même. Est-on, après une si concluante expérience, en droit de supposer que la personne de l'opérateur joue un rôle prépondérant, que sa volonté exerce un empire merveilleux et que sa seule autorité a créé un état que le premier venu dissipe par un désenchantement presque ridicule? Que devient alors la théorie de l'influx